



SEANCE DU 17 mars 2015.
Restitution de l'intervention de :
Anouk Bartolini

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, Roland, André et Gilles

TITRE : Tocqueville, Stendhal : L'apprentissage de l'égalité démocratique au XIX^{ème} siècle.
Première partie.

Je remercie Jean Robert et l'UPA pour leur confiance, je remercie pour ce cours tout particulièrement Joëlle Molina pour son aide technique et amicale, ainsi qu'Antoine Poincheval qui m'a mise en contact avec un spécialiste de Tocqueville, Jean-Louis Benoît.

Je vais d'abord commencer en justifiant le rapprochement entre Tocqueville et Stendhal. Tocqueville est un penseur, c'est un politiste, un précurseur de la sociologie, un historien aussi, Stendhal est essentiellement un romancier. Ils vivent tous les deux dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, que l'on appelle le premier XIX^{ème} siècle ; Stendhal a vingt deux ans de plus que Tocqueville et ils sont témoins de ce passage entre une société aristocratique et une société démocratique. Ils observent ce passage avec ambivalence, c'est à dire un mélange d'angoisse, de nostalgie aristocratique, mais aussi d'impatience et d'espoir, et ils portent tous les deux un regard sociologique sur les germes de la démocratie naissante, ces changements qui sont à la fois juridiques et sociaux, et qui modifient l'imaginaire, les relations entre les êtres, le social façonne l'intime, c'est ce que pensent à la fois Tocqueville et Stendhal.

Je ferai la semaine prochaine une lecture socio-historique du roman *Le rouge et le noir*, à la lumière de ce que Tocqueville appelle « *La révolution démocratique* », et dont je vais parler ce soir. Je partirai d'une question : pourquoi ce détour par le XIX^{ème} siècle est il intéressant pour penser la démocratie d'aujourd'hui ? Celui qui m'a mise sur la voie, c'est l'historien des idées politiques, Pierre Rosanvallon, (professeur au collège de France, longuement cité par Marion Fontaine et Alain Chatriot), qui avance cette idée dans tous ses ouvrages, que le XIX^{ème} siècle est le laboratoire de notre démocratie, démocratie libérale, démocratie inachevée, selon le titre de l'un de ses ouvrages, qui nous avons lu lors d'un atelier « Regards croisés ».

Je vais situer Tocqueville et la démocratie dans le contexte politique de ce siècle.

Le mot *démocratie*, au cours de la Révolution Française, n'a pas bonne presse, il est synonyme de désordre ou bien il renvoie à un message grec qui n'est plus d'actualité ; mais il va faire une réapparition glorieuse dans les années 1820. Nous sommes à ce moment là sous la restauration, qui succède à l'Empire ; il y a eu une première restauration 1814 / 1815, mais elle est interrompue. De 1815 à 1830, le premier souverain a été Louis XVIII, ensuite Charles X de 1824 à 1830. c'est la partie la plus réactionnaire de la Restauration. Il y a ensuite la Monarchie de Juillet, de 1830 à 1848.

1790	1800	1810	1820	1830	1840	1850	1860	1870	1880	1890	1900	1910	1920	1930	1940	1950	1960
1789-1792	1792-1799	1799-1815	1815-1824	1824-1830	1830-1848	1848-1851	1851-1870	1870-1940						1940-1958			
Révolution	1 ^{re} République	Napoléon I	Louis XVIII	Charles X	Monarchie de Juillet	2 ^e République	Second empire	III ^e République						IV ^e République			

Dans les années 1820, le mot démocratie est investi par l'école politique libérale. Les hommes d'extrême gauche qui sont dans la clandestinité pendant une partie de la restauration, eux se réclament de la république ou de la souveraineté du peuple. Le mot étant vacant, les libéraux s'en emparent. Qui sont les libéraux en France et quels sont leurs principes politiques ? Ils constituent une nébuleuse qui va du centre droit à la gauche ; leurs principes : ils s'appuient sur la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789. Ce qui compte pour eux, c'est l'égalité juridique, la liberté de la presse, la liberté d'association, la liberté d'expression. Parmi eux, il y a des libéraux constitutionnels, que l'on classe à droite. Au centre droit, il y a des libéraux indépendants, plus à gauche, réunis autour de Lafayette, qui admirent la démocratie américaine, et au milieu de ces libéraux, il y a un groupe un peu particulier d'intellectuels, de théoriciens, que l'on appelle les doctrinaires. Je vais vous montrer une petite brochette de doctrinaires.

Le plus célèbre est François Guizot, mais leur chef, à la chambre des députés, était Pierre-Paul Royer-Collard.



François Guizot



Pierre-Paul Royer-Collard



Charles de Rémusat

François Guizot était à ce moment là professeur d'histoire à la Sorbonne, Pierre-Paul Royer-Collard, professeur d'histoire de la philosophie et Charles de Rémusat essayiste en sont les théoriciens. Pendant la restauration, à partir de 1820, ils sont dans l'opposition, et à partir de 1830, ce sont les grands gagnants de la Révolution de 1830 : ils arrivent aux affaires. Guizot sera ministre pratiquement tout le temps : de l'instruction publique, des affaires étrangères. A ce

moment là, ils vont opérer un virage conservateur, à droite, et Guizot sera particulièrement hostile au suffrage universel. Mais dans les années 1820, les doctrinaires ont le mérite de poser la question de la relation entre la démocratie et le libéralisme politique, et ils se vivent comme la première génération de l'expérimentation démocratique.

Le mot démocratie fait son chemin et devient de plus en plus populaire dans les années 1860 et devient polysémique. On trouve ce mot dans un certain type d'ouvrages et dans l'ouvrage majeur d'Alexis de Tocqueville : *De la démocratie en Amérique*. Le tome I est publié en 1835, le tome II en 1840, sous la Monarchie de juillet. Tocqueville a été l'étudiant de Guizot et il se présente comme un libéral d'une espèce nouvelle, présentant des points de convergence et des points de divergence avec Guizot. Guizot va lui répondre par un autre ouvrage qu'il publie en 1849 et qui s'intitule : *De la démocratie en France*.

Les régimes politiques de la Restauration et de la Monarchie de juillet qui se succèdent, ne sont pas à proprement parler des régimes démocratiques : il y a un suffrage censitaire, mais la société qui est née de l'Empire et de la Révolution est une société que l'on peut qualifier de renouvelée ; elle n'a rien à voir avec celle de l'ancien régime. Il y a des nostalgiques de l'ancien régime, mais il y a aussi un certain nombre d'individus qui sont porteurs d'idéaux démocratiques, et d'idéologie égalitaire. Peut-on aller jusqu'à parler de société démocratique ?

C'est là que Tocqueville va nous aider car il va nous parler de la démocratie naissante, et il avance cette idée novatrice que la démocratie n'est pas un régime politique parmi d'autres, que l'on peut faire entrer dans un système de classification, c'est une dynamique irrépressible qui fait basculer le paysage historique et qui renvoie dans l'ancien monde tout autant la démocratie athénienne que l'ancien régime ; dans les dernières pages de son ouvrage, il dit : « *ce sont deux humanités distinctes* ».

Je vais présenter l'homme Tocqueville et je donnerai ensuite les quatre définitions que j'ai pu tirer des deux ouvrages (les spécialistes de Tocqueville en trouvent onze).

Voilà Alexis de Tocqueville :



Il est né en 1805, et il appartient à une vieille famille de l'aristocratie normande qui a été décimée par la Révolution. Pendant les années de la Restauration, cette famille est normalement

partisane de l'ancien régime, elle est légitimiste et ultra royaliste. Lorsque le jeune Alexis a, à peu près, seize ans, il découvre dans la bibliothèque de son père les écrits de son arrière grand père Malesherbes, qui était un haut magistrat au XVIII^{ème} siècle, ami de Rousseau et de Diderot, qui s'est opposé à la censure royale de Louis XV, pour défendre la liberté d'expression. C'est un choc pour Alexis, et même une crise existentielle qui durera toute sa vie : il en perd la foi religieuse et c'est une conversion au régime démocratique, il comprend que sa famille est dans l'erreur. Quelque années plus tard, en 1830, il va donc faire un voyage aux États-Unis en compagnie d'un de ses amis, Gustave de Beaumont, ils sont tous les deux jeunes magistrats. Ce voyage, comme le dit un de ses biographes, Jean Louis Benoit, est une sorte de travail de deuil des idées légitimistes de sa famille. Il va observer cette démocratie américaine qui était admirée par les libéraux indépendants, plus à gauche que les doctrinaires. Il va prendre beaucoup de notes, et c'est là que l'on peut dire qu'il est un précurseur de la sociologie, c'est à dire qu'il enquête sur le terrain. Au retour, il écrit son ouvrage pour essayer de convaincre aussi bien sa famille que ses compatriotes du bien fondé de la démocratie, en leur offrant l'image d'une démocratie apaisée, ce qu'est pour lui la démocratie américaine. En même temps, il avertit sur les risques de la démocratie, afin de pouvoir les conjurer.

Tocqueville devient aussi un acteur politique, il devient député et il a des positions que nous pouvons trouver contradictoires, qui reflètent assez ce qui se passe au XIX^{ème} siècle, c'est à dire qu'il est à la fois pour l'expansion coloniale et il justifie même certaines exactions, et en même temps il est antiesclavagiste et antiraciste. Le dernier ouvrage qu'il écrit, *L'Ancien Régime et la Révolution*, 1856 montre que la révolution est le point d'aboutissement d'un processus qui s'est engagé longtemps auparavant. C'est l'ouvrage qui a influencé l'historien François Furet.

Je vais m'occuper de l'ouvrage qui nous importe le plus pour la démocratie, qui est *La démocratie en Amérique*. Dans le tome I, il décrit le système politique américain, un peu à la manière de Montesquieu, et ce qui le frappe, c'est la représentation du peuple, et il va dire qu'aux États-Unis, le peuple règne sur le monde politique américain comme Dieu sur l'Univers. Ce qui le frappe aussi, c'est que le peuple américain est investi dans la politique municipale, dans la gestion des communes, il y a des chapitres entiers sur la gestion des communes qui sont, dit il, de véritables écoles primaires de la liberté. De ce tome I, on peut tirer deux définitions politiques :

- La démocratie est la doctrine de la souveraineté du peuple,
- La démocratie est l'actualisation de cette doctrine par la participation des citoyens à la vie publique.

Et là, dans cette deuxième définition, Tocqueville s'éloigne des doctrinaires libéraux, de Guizot, qui pensaient qu'il y avait une différence de nature entre les gouvernants et les gouvernés. Dans le tome II, il compare la France et les États-Unis, et il va étendre son projet à l'étude de la démocratie en général. Il avance cette idée novatrice que la démocratie n'est pas seulement un régime politique, ce qu'il a fait dans le tome I, mais que c'est une forme de société, et que cette forme de société est construite autour de l'idée d'égalité. Donc le mot égalité devient pour lui le substitut de démocratie. La culture démocratique rayonne dans tous les domaines de la vie : dans la vie intellectuelle, dans les sentiments, dans les croyances, dans les mœurs, elle modifie les relations entre les gens, entre les maîtres et les serviteurs, entre les parents et les enfants, entre les hommes et les femmes, dans le couple, dans la famille ; c'est quasiment une mutation anthropologique.

Deux définitions anthropologique à partir du tome II :

- la démocratie est un « *état social* » (pour lui, état social est une forme de société), caractérisé par l'égalité des conditions,
- un imaginaire démocratique caractérisé par le sentiment d'égalité.

Ce qu'il entend par égalité des conditions, c'est la possibilité pour tout un chacun, de ne pas rester à la place qui lui a été assignée dans son milieu social et familial, c'est la possibilité de se déplacer sur l'échiquier social, et on peut dire que l'égalité des conditions induit la mobilité sociale. L'imaginaire démocratique, le sentiment d'égalité, c'est la capacité pour tout homme de voir dans l'autre être humain un semblable, c'est à dire quelqu'un de la même essence que lui, de la même humanité, ni inférieur, ni supérieur, même s'il a un statut économique, social ou intellectuel supérieur. C'est cette idée que la démocratie est une relation entre des semblables. Il est évident que c'est un idéal peut être utopique, mais en tout cas, le sentiment d'égalité est au cœur de sa pensée.

Les deux définitions politiques sont pour lui indissociables et les deux définitions anthropologiques aussi, c'est à dire qu'il y a une sorte de dialectique entre égalité des conditions et le sentiment d'égalité : qui est la cause ?, qui est la conséquence ?, en fait, c'est une dialectique. On va dire que les définitions politiques et anthropologiques sont corrélées, c'est à dire que face à une configuration sociale nouvelle, à une société nouvelle, il faut des institutions politiques et gouvernementales qui sont adaptées, et c'est ce qu'il croit voir aux États-Unis, et là aussi, Tocqueville s'éloigne des doctrinaires libéraux, eux qui pensaient que la démocratie était complètement achevée pendant la Monarchie de Juillet. Il y avait, pour eux, une égalité juridique, un certain décloisonnement social, une certaine liberté de la presse, et ils ne militaient pas pour le suffrage universel.

Je vais suivre le mouvement qui va du tome I au tome II, c'est à dire de la démocratie comme modèle idéal, à la démocratie comme processus en évolution, processus d'une aventure qui ne sera jamais achevé. Je parlerai d'abord de ce modèle américain, fondé sur l'égalité des conditions et le sentiment démocratique, mais qui est perturbé par le préjugé racial et la révolution industrielle. J'évoquerais ce qu'il appelle ensuite la révolution démocratique qui est une forme transitoire et un état transitoire ; je terminerai par un commentaire critique du philosophe Claude Lefort.

Les fondements de la société démocratique : le point de départ, ce qui met en marche la démocratie, pour Tocqueville, c'est un affect : l'amour de l'égalité. Il part du constat qu'il y a deux piliers dans la démocratie : l'égalité et la liberté, mais dit il, les peuples américains et français ont privilégié l'égalité. Quant à la France, l'égalité est une véritable passion, et les révolutionnaires parlaient « *d'idée mère* ». La liberté est loin d'être négligeable, elle n'arrive qu'en seconde position et elle arrive lorsque l'égalité a commencé à se mettre en place. Cette égalité n'est pas qu'un concept abstrait, ce n'est pas qu'une valeur, c'est quelque chose qui est inscrit dans l'affectivité et Tocqueville va jusqu'à parler d'un instinct de justice, c'est à dire que l'inégalité que les gens ont supporté pendant des siècles d'aristocratie et de féodalité, était contraire à l'instinct. L'amour de l'égalité est donc le moteur de la révolution française dans l'ancien régime ; avant la révolution, c'est quelque chose qui met en route et c'est en même temps une conséquence des changements démocratiques : plus la société est inégalitaire et moins on supporte les inégalités. Compris dans ce sens là, l'amour de l'égalité est quasiment l'amour de soi, comme le dit le philosophe Claude Lefort en reprenant une formulation de Spinoza : « *C'est une façon de persévérer dans l'être* » .

Cet amour de l'égalité est cause et conséquence de l'égalité des conditions. L'égalité des conditions est la première chose qui frappe Tocqueville lorsqu'il arrive aux États-Unis, et cela figure dans les premières lignes de l'introduction du tome I : « *Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Bientôt, je reconnus que ce même fait étend son influence au delà des mœurs politiques et des lois. Il crée des opinions, fait naître des sentiments, et modifie tout ce qu'il ne produit pas* ». L'expression « *de l'égalité des conditions* » n'est pas de lui, elle court durant tout le XVII^{ème} siècle, et c'est même le titre d'un poème de Voltaire où il parle de l'égalité des humains devant le bonheur. Mais, réactualisée par Tocqueville, cette expression affirme la rupture avec une société aristocratique fondée sur les statuts, le rang, la naissance. On peut dire qu'elle signe l'abolition de l'ordre aristocratique qui prônait à la fois l'immobilité sociale et l'inégalité des conditions. Pour ceux qui ont suivi l'exposé de Stéphane Durand (La démocratie au village dans la France d'Ancien Régime), il nous a parlé de cette société d'ancien régime, qui acceptait l'inégalité comme étant une chose naturelle, parce que d'ordre divin, et il nous a aussi dit que dans les villages, ce qui donnait l'autorité, c'était l'enracinement depuis plusieurs générations, c'était donc l'immobilité sociale. L'arrachement au déterminisme des statuts est une mise en cause de l'Autorité, avec un grand A, de l'autorité de l'ancien régime ; on peut dire que l'on sort de la nature pour entrer dans la condition humaine, et l'on peut dire que Tocqueville pense contre son camp. Toute la composition de l'ouvrage est bâtie sur l'antithèse société aristocratique- société démocratique ; on peut dire aussi que c'est un principe hérité de la révolution française : Robespierre, que l'on ne peut pas ranger dans le même famille politique que Tocqueville, disait que « la vérité de la révolution était d'avoir déplacé les frontières du possible et de l'impossible » et Stendhal a eu cette phrase : « *les pays où la révolution n'a pas passé sont ceux où chacun sait à vingt ans ce qu'il sera à soixante* ».

Certains lecteurs français de Tocqueville, en 1835, se firent un plaisir en lui faisant remarquer que, aux États-Unis, l'égalité des conditions, butait sur les inégalités économiques particulièrement criantes, et que l'égalité des conditions n'implique pas une lutte contre les inégalités économiques, ce n'est pas non plus la subversion de la hiérarchie ; on peut dire que c'est une forme de méritocratie, le mot est anachronique dans ces temps là, invention d'un sociologue britannique dans les années 1958, au XX^{ème} siècle, mais on peut dire que le mérite devient le principe potentiel de réussite, et l'on va avoir au cours du XIX^{ème} siècle la lutte du rang contre le mérite. En France, cette égalité des conditions s'applique sur La déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, qui est inspiré de la philosophie des lumières. J'ai sélectionné trois articles, dont je vous lirai des extraits.

Article premier

- Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 4

- La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

Article 6

- La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents

D'abord l'article premier : « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* ». Cet article synthétise les décrets du mois d'août 1789, c'est à dire du 4 au 11 août, l'abolition des privilèges féodaux héréditaires qui entraîne le renversement des barrières symboliques entre les ordres.

Article 4 : « *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui* »

Article 6 : « *Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents* ». Ces deux articles proclament la liberté de mouvement, la liberté de s'établir où l'on veut, le décroisement social, et donc aussi l'accès à des carrières qui, auparavant, étaient interdites.

Cette déclaration des droits de l'homme a été très critiquée pendant le XIX^{ème} siècle par Marx et par d'autres, en ce qu'elle célébrerait un homme qui n'existe pas, universel, abstrait, et Marx a même parlé de « déclaration des droits de l'homme égoïste, membre de la société bourgeoise ». Selon Tocqueville cette déclaration est « *une machine de guerre contre l'ancien régime, parce qu'elle lève des interdits qui pesaient sur la liberté intérieure et extérieure, elle donne des autorisations et ouvre sur un imaginaire démocratique* ».

Cet imaginaire démocratique, Tocqueville l'observe dans un certain nombre de situations concrètes aux États Unis ; il relate ces situations dans la troisième partie du tome II qui s'intitule : « *Influence de la démocratie sur les mœurs* ». Il parle de l'influence de la démocratie sur les jeunes filles, qui sont beaucoup plus libres qu'en France, sur les rapports parents-enfants, où le père n'a plus l'autorité suprême, sur les rapports de couple, les rapports homme-femme, et il se pose même la question de l'infidélité, lui qui est un grand séducteur ; il se demande si la démocratie, en changeant les rapports des hommes et des femmes, rendra l'infidélité moins fréquente. Enfin, la réponse n'est pas définitive !

Je vais me limiter aux rapports maître-serviteur, c'est le chapitre V, que l'on cite souvent : « *Comment la démocratie modifie les rapports du serviteur et du maître* ». Le lieu géographique aux États-Unis a son importance : ce n'est pas le sud esclavagiste, c'est une région que Tocqueville estime la matrice de la démocratie, région privilégiée entre toutes, qui est la Nouvelle Angleterre. C'est le nord est, la ville la plus connue est Boston, il y a six états dont le Maine, le Vermont, le Connecticut, et ce sont les territoires qui ont accueillis, deux siècles auparavant, ces fameux protestants puritains, ces émigrants, qui avaient déjà une tradition égalitaire, donc qui étaient mûrs pour la démocratie. Ce sont eux qui gèrent si admirablement les communes, ils ont l'esprit de la démocratie et il faut reconnaître qu'ils ont aboli l'esclavage avant 1800, et ils ont proclamé le « *suffrage universel* » blanc et masculin avant 1800, ce qui était mieux que le suffrage censitaire.

C'est donc dans cette région privilégiée que Tocqueville peut observer une modification des relations traditionnelles, des relations aristocratiques entre le maître et le serviteur. Il va dire que l'égalité des conditions ne fait pas qu'il n'y ait pas deux classes d'hommes, il y a toujours une classe de maître et une classes de serviteurs, mais il y a une mobilité sociale qui nous semble envisageable et ce ne sont pas toujours les mêmes qui occupent les places de maître et de serviteurs. Il y a donc une mobilité sociale. Dans ce contexte là, il observe que le maître et le serviteur vont établir ce qu'il appelle « *un accord libre et temporaire* », sous la forme d'un contrat. A l'intérieur du contrat, il y a un employeur et un employé, mais à l'extérieur, ce sont deux citoyens égaux. Cette dissociation entre la fonction, serviteur par exemple, et le statut de citoyen, c'est pour Tocqueville quelque chose de fondamental pour établir, justement, ce qu'il appelle une égalité imaginaire, c'est à dire une égalité qui va habiter les esprits. Les hommes ne sont pas simplement égaux juridiquement, ils se sentent égaux. Il y a donc là une adéquation entre la loi et les

mentalités ; ce ne sera pas toujours le cas, mais là, il l'observe. Je cite Tocqueville : « *L'égalité des conditions fait du serviteur et du maître des êtres nouveaux et établit entre eux de nouveaux rapports. Dans les démocraties les serviteurs sont, en quelque sorte, les égaux de leurs maîtres, et au fond de leur âme, ils n'aperçoivent plus entre eux de dissemblances profondes* ». Il n'y a pas de dissemblances, donc il affirme que la société démocratique est une expérience de l'autre comme semblable, philosophiquement, ontologiquement, et cette égalité fondée sur la similarité, c'est cela l'égalité démocratique. Et le résultat est que le maître et le serviteur sont sans mépris et sans colères ; ils ne se trouvent ni fiers, ni humbles en se regardant.

Et pour Tocqueville, le point d'orgue de la société démocratique, c'est la pacification, c'est l'apaisement des rapports de forces, en tous cas, c'est la pacification des passions tristes. Le sentiment qui unit des semblables, Tocqueville va l'appeler la sympathie (il s'est probablement inspiré des philosophes du XVIII^{ème} siècle, David Hume, Adam Smith, La théorie des sentiments moraux, c'est à dire de ces philosophes qui ont réhabilité l'affectivité dans la sphère du social). La sympathie, c'est la capacité de se mettre à la place de l'autre affectivement, *imaginativement*, et cela peut aller jusqu'à la compassion, la participation à la détresse de l'autre ; on en a eu récemment des échantillons en France, avec le mot d'ordre qui avait été lancé par un communicant : « *Je suis Charlie, je suis juif, je suis musulman* », tout le monde ne l'a pas repris, mais c'était cela.

Ce sentiment de sympathie est tout à fait différent des rapports aristocratiques, c'est à dire de la protection paternaliste du maître et du dévouement du serviteur ; il est aussi très différent de l'amour chrétien du prochain, ce n'est pas un véritable altruisme, et comme le dit le philosophe Pierre Manent, c'est un ingénieux aménagement de l'amour de soi (on n'est pas loin de l'utilitarisme). Mais tel que ce sentiment est, à minima, il a sa valeur quand on le compare, et c'est ce que fait Tocqueville dans un chapitre : il cite une grande dame du XVII^{ème} siècle, Madame de Sévigné, qui est une femme très humaine, et dans une lettre, elle parle d'un ton tout à fait badin de la répression qui s'était abattue sur ce qu'elle appelle « *les basses classes* », c'est à dire les bourgeois et les paysans qui s'étaient révoltés contre des taxes trop lourdes. Tocqueville est indigné de voir cette réaction, qui montre que la sensibilité aux autres, la sympathie, c'est finalement aussi une affaire d'éducation, c'est une affaire d'apprentissage : Madame de Sévigné ne peut avoir de la sympathie que pour les gens qui appartiennent à sa caste, qui ont le même niveau de culture, le même niveau économique.

Cette égalité, Pierre Rosanvallon dans *La société des égaux*, appelle cela « *l'égalité aristocratique* », c'est à dire une égalité qui est fondée non pas sur la similarité, tous les hommes sont des semblables, mais sur l'homogénéité, même niveau de culture, même niveau économique, c'est l'égalité de l'entre soi. On peut se demander si cette relation idyllique entre le maître et le serviteur est un fantasme de Tocqueville ? Et bien non ! Peut être a-t-il arrondi les angles, mais un certain nombre de voyageurs européens ont témoigné du fait que dans les années 1830, aux États-Unis, les gens de conditions subalternes, les domestiques et d'autres, avaient vraiment des sentiments de dignité personnelle, qu'ils ne trouvaient pas en France ; et c'était d'autant plus saisissant pour les voyageurs européens, que les révolutionnaires français de 1789 et 1791 avaient refusé le droit de vote aux domestiques, sous le prétexte qu'ils appartenaient à l'espace de la maison, à la *domus*, comme la femme d'ailleurs, espace domestique, qui s'opposait à l'espace de la *polis*, de la cité, espace politique. Donc le domestique était considéré par les révolutionnaires comme une partie du maître, donc comme n'ayant aucune indépendance, ni sociologique, ni intellectuelle, et donc il ne pouvait pas être citoyen. Et Condorcet est allé jusqu'à dire que la dépendance des femmes est un phénomène d'éducation, alors que la dépendance des domestiques est un phénomène de nature (il est heureux que les domestiques aient eu le droit de vote en 1848 en France!). C'est en tous cas par ce chapitre que Tocqueville espérait montrer à ses compatriotes ce qu'était l'égalité des conditions et le sentiment démocratique.

J'ai fait un petit tableau récapitulatif société aristocratique et société démocratique :

Société aristocratique	Société démocratique
Acceptation inégalités	Amour de l'égalité
Inégalité juridique	Égalité juridique
Transmission héréditaire du statut	Égalité des conditions
Liens de dépendance	Contrats juridiques
Imaginaire inégalitaire	Imaginaire égalitaire

Ce qui revient partout, dans la société démocratique, c'est l'égalité. Le point de départ, l'affect, c'est l'égalité. L'égalité juridique, c'est la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, c'est un préalable en France. L'égalité de conditions est centrale, le contrat juridique s'oppose aux liens de dépendance, et la conséquence est un imaginaire égalitaire.

Tocqueville attribuait l'avancée démocratique des américains par rapport à la France, au fait que la révolution américaine ne s'était pas faite contre une aristocratie locale, mais contre une métropole qui était bien éloignée des colonies anglaises et d'autre part, il y avait une classe dominante, mais il n'y avait pas non plus de caste noble avec des droits seigneuriaux. Tant et si bien que Tocqueville a dit, dans le tome II : « *que le grand avantage des américains était d'être nés égaux, au lieu de le devenir* ». Cependant, dans cette démocratie modèle, il y a ce que j'appelle deux poisons : l'existence du préjugé racial et la révolution industrielle. Tocqueville est extrêmement embarrassé par le préjugé racial, parce qu'il est produit par les individus et qu'il montre bien que l'imaginaire démocratique a ses limites, et cela gêne sa démonstration. Il va s'en tirer par une pirouette, mais je vais d'abord parler de sa vision.

Ce pays que Tocqueville juge, par moments, le plus démocratique de la terre, n'établit des rapports d'égalités qu'entre membres de la race blanche, en tous cas dans les années 1830. Dans le tome I, à la fin, il y a un chapitre qui est consacré aux trois races ; lors du cours de Joëlle Molina sur la colonisation, j'avais parlé du problème indien qui étaient à la fois relégués, exterminés. Je vais maintenant me limiter au problème noir : Tocqueville a observé cette chose qui lui semble curieuse, que dans les états du nord, qui ont aboli l'esclavage, comme la Nouvelle Angleterre, le préjugé racial est encore plus fort que dans le sud esclavagiste. Je cite Tocqueville : « *Au sud, le maître ne craint pas d'élever jusqu'à lui son esclave parce qu'il sait qu'il pourra toujours, s'il le veut, le rejeter dans la poussière. Au nord, le blanc n'aperçoit plus distinctement la barrière qui doit le séparer d'une race avilie et il s'éloigne du nègre avec d'autant plus de soin qu'il craint d'arriver un jour à se confondre avec lui* ». Donc là, l'amour de l'égalité qui est inscrit dans l'affectivité, est sérieusement mis en échec, parce qu'il se heurte à quelque chose qui est tout aussi fort, qui est le désir de distinction, de supériorité, de satisfaction d'amour propre, chose qui a été étudiée par de nombreux sociologues. La loi qui affranchit les noirs a agit dans le sens de l'égalité, mais le préjugé fait obstacle et le phénomène de ségrégation va commencer. Tocqueville peut donc ajouter : « *L'inégalité se grave dans les mœurs à mesure qu'elle s'efface dans les lois* ».

Et il est relayé par son ami Gustave de Beaumont, jeune magistrat comme lui qui observe aussi les États-Unis et il écrit un ouvrage qui s'appelle : *Marie ou l'esclavage aux États Unis*, que l'on trouve sur Internet ; c'est un document qui est très intéressant à lire, et il a choisi la forme romanesque : c'est une fiction, mais un roman à thèse. Il a choisi la fiction pour voiler tout ce qu'il avait à dire sur la condition des noirs ; il va beaucoup plus loin que son ami Tocqueville. Dans ce roman, le narrateur qui est européen, assiste avec beaucoup de compassion et d'indignation, à l'exclusion dont est victime une jeune fille qui s'appelle Marie. C'est une jeune fille très jolie de type

anglo-saxon, blonde aux yeux bleus, mais elle a une goutte de sang noir dans les veines, et elle est donc exclue par la communauté et ne peut pas épouser le jeune homme qu'elle aime et qui l'aime. Voilà ce que dit Gustave de Beaumont : « *L'Amérique est le sol classique de l'égalité et nul pays d'Europe ne contient autant de servitudes* » ; il constate que, grâce aux esclaves, les blancs, même les plus pauvres, peuvent se considérer comme une classe privilégiée. Je le cite à nouveau : « *La couleur blanche est une noblesse. Les blancs se traitent entre eux avec d'autant plus d'égards et de bienveillance qu'il se trouve à côté d'eux des hommes auxquels ils n'accordent que du mépris* ».

Il va donc se constituer entre blancs, aux États-Unis, une sorte d'égalité imaginaire où les barrières sociales seront moindres qu'en Europe, parce qu'elles auront été remplacées par des barrières raciales ; ils ont exactement la même attitude que Madame de Sévigné : on n'est pas du tout dans une égalité-similarité, on est dans une égalité fondée sur l'homogénéité : la même couleur de peau. Le racisme qui naît dans ces années là, les premières décennies du XIX^{ème} siècle, est très différent de la réaction des européens du XVIII^{ème} siècle, quand ils étaient face à des peuples dits « *sauvages* », selon la vieille dichotomie sauvage-civilisé, les européens étant les civilisés. Face à l'étrangeté, ils pouvaient avoir une réaction de curiosité, d'amusement, voir d'inquiétude, mais ils ne se sentaient pas menacés dans leur identité.

Au XIX^{ème} siècle, le paradigme change, et a été étudié par des sociologues et je me suis appuyée sur *L'idéologie raciste*, de Colette Guillaumin. Elle dit que ce qui était en cause au XVIII^{ème} siècle, c'était l'étrangeté, alors que ce qui est en cause au XIX^{ème} siècle, c'est l'hétérogénéité de l'autre, la différence, la dissemblance, d'autant plus dangereuses que l'autre occupe un espace proche, ou le même espace. Ce racisme s'amplifie quand un groupe ethnique jugé inférieur a brusquement les mêmes droits que le groupe dominant. C'est quelque chose que Tocqueville a tout de suite vu, je le cite : « *Il y a un préjugé naturel (on pourrait commenter le terme!), qui porte l'homme à mépriser son égal* ». Colette Guillaumin dit que c'est un racisme des temps démocratiques, elle postule que ce racisme est une réponse à l'idéologie égalitaire, à la demande d'égalité qui se répand au XIX^{ème} siècle, c'est une réponse à l'extension des droits et finalement à l'angoisse provoquée par la perte du privilège de la supériorité. Donc le problème noir, comme le problème indien embarrasse Tocqueville car il remet en question le modèle américain, le modèle d'une société sans divisions ni conflits, qui s'assume dans la paix, qui est en adéquation avec elle même et aussi en adéquation avec les institutions gouvernementales, donc on peut dire « *idéal* ». Il s'en sort par une pirouette en disant que ce problème ne fait pas partie de son sujet : « *Ces objets qui touchent à mon sujet n'y entrent pas, ils sont américains sans être démocratiques* ». Il y a un autre facteur qui introduit l'égalité au sein de la démocratie, c'est la facteur économique, qui par ailleurs aggrave le réflexe raciste.

La révolution industrielle est plus tardive aux États-Unis qu'en France, et beaucoup plus tardive qu'en Angleterre, et elle n'est pas centrale dans la démonstration de Tocqueville, comme elle le sera chez Marx ; mais il a peur que la révolution industrielle remette en cause l'égalité des conditions et la mobilité sociale. Voilà ce qu'il écrit dans le chapitre XX du tome II qui s'intitule : *Comment l'aristocratie pourrait sortir de l'industrie* : « *Une théorie industrielle plus puissante que les mœurs et les lois, a assigné à l'ouvrier une place dont il ne peut sortir. Au milieu du mouvement universel, elle l'a rendu immobile. Un nouveau couple se crée : l'ouvrier et le maître ; l'un est dans une dépendance continuelle de l'autre et semble né pour obéir comme celui-ci pour commander. Qu'est-ce ceci, sinon de l'aristocratie* » et il ajoute : « *C'est de ce côté que les amis de la démocratie doivent tourner leur regard parce que c'est par cette porte que l'aristocratie et l'inégalité des conditions peuvent se réintroduire* »

Le terme qui sera utilisé en France dans les années 1830-1840, aussi bien par les ouvriers que par les milieux légitimistes sera justement « *nouvelle féodalité* »

On peut dire que Tocqueville est à cheval sur deux mondes : le monde pré-capitaliste avec le maître et le serviteur, et le monde capitaliste dont parlera Marx, avec les prolétaires et les capitalistes, et je rappelle que le Manifeste Communiste, c'est 1848, huit ans après la publication du tome II. Finalement Tocqueville marginalise le problème racial, mais il minimise aussi le problème économique en disant que la classe des riches, parce qu'elle n'a pas de traditions et d'espérances comme l'aristocratie traditionnelle, n'est pas vraiment redoutable. Là on ne peut pas dire qu'il était vraiment visionnaire ; il l'a été dans certains domaines, mais pas dans tous !

En marginalisant le problème racial et économique, Tocqueville avait pour objectif de proposer un modèle pacifié à la France. Mais la France de la Restauration et de la Monarchie de juillet est une société conflictuelle avec des émeutes, des insurrections, des répressions policières, des complots, et c'est justement en pensant à cette France conflictuelle que Tocqueville élabore l'idée d'une société intermédiaire entre la société aristocratique et la société démocratique. Il l'appelle « *l'État social révolutionnaire* » ou la « *Révolution démocratique* ». Au départ, c'est une catégorie historique qui désigne en priorité les sociétés françaises post-révolutionnaires de la Restauration et de la Monarchie de juillet. C'est un état qui est marqué par les séquelles de l'ancien régime et de la révolution ; donc il y a une égalité juridique qui est proclamée, un certain décroisement social, sous la Monarchie de juillet il y a une certaine liberté de la presse, mais comme aux États-Unis, Tocqueville observe le décalage entre la loi et les mœurs. Pour lui, c'est dû à la persistance d'un imaginaire inégalitaire qui est issu de l'ancien régime et qui se heurte, qui entre en conflit, ou qui, éventuellement, cohabite avec un imaginaire égalitaire issu des lumières.

Il va décrire les heurts entre les partisans de l'ancien régime et aussi les nouveaux arrivants dans le champ social, ce qui constitue tout à fait la matière des romans de Balzac et de Stendhal, et c'est typique de l'atmosphère morale de la Restauration et de la Monarchie de juillet.

Ce qu'introduira la littérature romanesque c'est le conflit entre les deux imaginaires qui peut avoir lieu dans le cœur d'un individu : ainsi par exemple Julien Sorel qui est fils de paysan, mais habité par une révolte toute jacobine contre les inégalités et en même temps, il ne peut tomber amoureux que de femmes qui appartiennent au camp ennemi, c'est à dire à la noblesse. D'où alternance de fascination, d'humiliation, de haine, d'élans passionnels, de conflits ; Tocqueville appelle ces périodes tristes et turbulentes, mais très favorables, romanesques.

Cependant la révolution démocratique est une catégorie historique, mais ce qui est intéressant, c'est qu'elle peut devenir une catégorie sociologique, parce que Tocqueville va montrer que tous les points positifs de la démocratie sont menacés par une contrepartie négative et il peut y avoir des périls, des risques, et certains points positifs peuvent même s'inverser en leur contraire.

J'ai fait un tableau entre la société démocratique idéale et la révolution démocratique qui caractérise donc cette étape transitoire.

Société démocratique (idéale)	Révolution démocratique
Égalité des conditions	Égalisation des conditions
Mobilité sociale	Mobilité menacée par l'aristocratie industrielle
Adéquation entre loi (égalitaire) et les mœurs (inégalitaire)	Décalage entre la loi et les mœurs
Imaginaire égalitaire	Conflit entre deux imaginaires
Individualisme (singularité) Correctif : action commune (associations)	Individualisme (isolement) Menace : despotisme
Amour de l'égalité (instinct de justice)	Passion de l'égalité poussée jusqu'au délire
Émulation, ambition	Concurrence effrénée, envie
Pacification des passions	Exacerbation des passions

L'égalisation des conditions c'est un processus, l'égalité des conditions c'est un état, la mobilité menacée par l'aristocratie industrielle, il l'a observée aux États-Unis, décalage entre la loi et les mœurs, j'aurais pu ajouter aussi décalage entre une société et des institutions gouvernementales, le conflit imaginaire égalitaire, c'est entre le maître et le serviteur, le conflit entre les deux imaginaires, c'est ce que l'on voit chez Stendhal et chez Balzac.

Au centre, je vais parler de l'individualisme, qui a son pôle positif, c'est la singularité, c'est l'indépendance et qui peut se retourner en isolement, et aussi en despotisme. Les trois derniers items concernent les passions, j'en parlerai la semaine prochaine. L'individualisme que Tocqueville distingue de l'égoïsme, est une création, pour lui, des temps démocratiques, c'est à dire que l'égoïsme est un vice ancien comme le monde, il attribue cela à un amour exagéré de soi, alors que l'individualisme, c'est, dit-il, le sentiment exaltant pour certains individus, qui se figurent que leur destinée toute entière est entre leurs mains. C'est donc l'affirmation par l'individu de son auto-suffisance, que Tocqueville appelle aussi indépendance, et cette indépendance quand elle devient de l'indépendance politique, elle peut s'apprendre, notamment aux États-Unis, dans la gestion communale, dans les associations civiles et politiques. Le mot individualisme, il n'est attesté que depuis 1825-1830, et il a, dans ces années là, une connotation négative aussi bien que chez les écrivains comme Balzac, que l'on peut qualifier de réactionnaire, que chez Michelet, historien républicain, et l'individualisme ne deviendra positif qu'après 1860.

Pourquoi l'individualisme est-il produit par la démocratie ? Parce que la mobilité sociale exige un individu susceptible de s'émanciper du milieu social et familial, de s'affranchir, comme le dit Tocqueville de la longue chaîne qui remontait du paysan au roi et de se libérer aussi des générations précédentes. On peut dire que l'individualisme et l'égalisation des conditions vont de pair ; pour moi, je considère l'individualisme comme la composante psychosociologique de l'égalité des conditions.

Comme exemple de l'individualisme, grandiose et excessif, j'ai choisi la première phrase du livre I des Confessions de Rousseau, parce que c'est le livre de chevet de Julien Sorel ; je lis le début : « *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet*

homme ce sera moi. Moi, seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. ».

« *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple* », ce n'est pas tout à fait vrai, c'est à dire qu'il y a eu les Confessions de Saint Augustin et les Essais de Montaigne. Cela signifie que Rousseau refuse toute figure tutélaire littéraire, tout père spirituel, et il refuse aussi toute descendance : « *dont l'exécution n'aura point d'imitateur* », c'est à dire qu'il est à la fois le propre père et le propre fils de ses œuvres. C'est une expérience d'auto-engendrement, et ensuite il affirme sa singularité qui va prendre son essor pendant le romantisme, je ne m'attarderai pas dessus, je dirais simplement que, pour Rousseau, dans sa biographie, il va choisir la solution individuelle, de la solitude, de l'isolement, mais il va aussi proposer aux hommes, par ses écrits, la solution collective du politique, du contrat social, où le moi individuel devient un moi collectif, où l'individu devient un citoyen.

Je reviens un peu en arrière : le correctif de l'individualisme, c'est l'action commune des associations ; pour Tocqueville, le risque de l'individualisme, au plan social, c'est celui de l'isolement, dont il dit que l'individualisme est une disposition à s'isoler de la masse de ses semblables, soit de façon solitaire, soit en famille, soit entre amis, en tous cas, c'est le repli sur la sphère privée. Il en découle sur le plan personnel une vulnérabilité qui conduit paradoxalement au désir de se fondre dans la masse de ses semblables, donc à l'anonymat, à l'uniformité, et au plan de la société, cette conception menace de dissoudre le lien, d'atomiser la société. La solution qu'il propose, c'est les associations civiles, comme la nôtre, comme l'UPA, mais il dit que cela ne suffit pas, il ne faut pas se cantonner uniquement dans le cadre de la société civile, car le risque majeur de l'individualisme c'est que le désinvestissement de la vie publique des citoyens favorise la mainmise d'un seul.

Dans le tome I Tocqueville décrit avec admiration l'investissement des américains dans la gestion communale, il n'y a pas qu'un seul magistrat, il y en a dix neuf, ils sont élus pour un an, cela tourne, le pouvoir est éparpillé dans de multiples mains, les citoyens peuvent prendre des responsabilités plus facilement, et c'est d'ailleurs, aux États-Unis, cet aspect que Tocqueville a particulièrement retenu, c'est à dire la dimension républicaine, on va presque dire la démocratie participative, alors qu'en France, dans la mesure où Tocqueville a été redécouvert dans les années 1950 par Raymond Aron, un sociologue, un politiste situé à droite, Tocqueville a l'image d'un théoricien du libéralisme ; il est libéral, mais il n'est pas que cela.

Donc le danger du repli sur la sphère privée, c'est de laisser vacant un lieu dans lequel peut s'engouffrer le pouvoir social et l'individualisme, produit de la démocratie, peut conduire à son renversement, à un despotisme de type inédit, un despotisme doux.

Et là, il y a un texte très célèbre de Tocqueville, qui est interprété de multiples façons : « *Au-dessus de ceux-là (les individus) s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre? »*

Ce texte a pu être interprété comme une préfiguration des totalitarismes du XX^{ème} siècle, il n'y a aucune répression policière, c'est une infantilisation qui enlève le trouble de penser, il a été aussi interprété comme une critique de l'état providence, comme une critique aussi du conservatisme de la monarchie de juillet qui fixait les citoyens dans l'apathie, et le philosophe Jacques Rancière, dans *La haine de la démocratie*, qui nous avait été commenté par Muriel Damon, présente ce texte qui sert de point d'appui à un certain nombre de penseurs que l'on classe plutôt à droite (je ne sais pas si je dois dire conservateur ou réactionnaire), et qui voit dans Tocqueville le prophète du despotisme démocratique, de l'individualisme de masse, de l'individu égalitaire et consommateur, l'élève qui se croit l'égal du maître, la femme qui se croit l'égale de l'homme, etc... Donc voilà, ce sont des penseurs qui sont désespérés par l'état actuel de notre démocratie et qui pensent que Tocqueville l'avait prévu et il pensent que le point d'aboutissement, d'achèvement de notre démocratie, c'est ce despotisme, comme si la démocratie devait forcément accoucher d'un monstre. Or, ce n'est pas du tout ce que dit Tocqueville, pour lui c'est un risque, qui peut être justement conjuré par l'investissement des citoyens dans la vie publique, et qui n'est pas dû à un trop plein de démocratie, mais à une insuffisance de démocratie.

Je vais terminer par une réflexion du philosophe Claude Lefort, qui a analysé le phénomène totalitaire, donc la démocratie. Il reconnaît à Tocqueville le mérite d'avoir montré qu'un lieu déserté par les citoyens pouvait être occupé par un pouvoir omniscient, mais il pense que Tocqueville n'est pas allé assez loin et qu'il n'a pas vu une mutation essentielle dans le passage d'une société aristocratique à une société démocratique. Je vous livre son interprétation que l'on peut trouver dans l'ouvrage *Invention démocratique* et dans le chapitre *Image du corps et le totalitarisme*. Pour lui, la société de l'ancien régime représentait son unité, son identité comme celle d'un corps, et ce corps s'identifiait au corps du roi, à un corps politique. Il y avait une imbrication entre les deux corps et ces deux corps formaient une unité à la fois organique et mystique ; et lorsque survient la révolution démocratique, et quand tombe la tête du corps politique, survient ce que Lefort appelle la *désincorporation* des individus. Se produit alors une angoisse qui saisit tout le monde dans les sociétés post révolutionnaires de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, qui saisit les conservateurs, qui saisit les libéraux, qui saisit même les révolutionnaires et d'après Lefort cela se cristallise autour du suffrage universel, et il pense que ce refus du suffrage universel vient du fait que « *un homme, une voix* », cela bouleverse l'unité. Le pluralisme des voix décompose l'unité : le corps social pluraliste ne peut plus faire un avec le corps politique, donc, avec la démocratie, le lieu du pouvoir devient ce qu'il appelle « *un lieu vide* », au sens où les gouvernants ne peuvent plus s'incorporer au pouvoir. Il a cette phrase : « *la démocratie s'institue et se maintient dans la dissolution des repères de la certitude* », ce qui fait que la démocratie, est non seulement un régime, mais un processus éminemment fragile qui peut être menacé par toute forme de totalitarisme qui décide d'occuper le lieu vide pour essayer de refaire du corps, pour lutter contre le fantasme de *désincorporation*, mais le vide est une chance, la chance du débat, car ce lieu vide ouvre un espace de débat, de questionnement. D'autre part, il remet en question des logiques que l'on croyait intangibles, celle du maître, du serviteur, des parents, des enfants, de l'homme, de la femme, et je terminerai par Tocqueville, qui suggère par un certain nombre de petites phrases qui terminent ses chapitres, le risque du lieu vide peut être conjuré, non pas par un retour vers moins d'indépendance, ou moins d'égalité, mais par l'apprentissage de plus d'indépendance, de plus d'égalité, c'est à dire que, face à la contrepartie négative de la révolution démocratique, elle peut être retravaillée de façon à devenir positive.

Je vais citer la fin de chapitre que s'intitule : *L'égalité donne naturellement aux hommes le goût des institutions libres* : « *Pour moi, loin de reprocher à l'égalité l'indocilité qu'elle inspire, c'est de cela que je la loue. Je l'admire en lui voyant déposer au fond de l'esprit et du cœur de chaque homme cette notion obscure et ce penchant instinctif de l'indépendance politique préparant ainsi le remède au mal qu'elle fait naître* ». C'est la contre partie de la contre partie ; je vous remercie.